

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band: 46 (1996)
Heft: 2

Buchbesprechung: Histoires du livre. Nouvelles orientations [sous la dir. de Hans Erich Bödeker] / Histoires de la lecture. Un bilan des recherches [sous la dir. de Roger Chartier]

Autor: Valloton, François

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rise enfin, selon des modalités diverses, tous ceux qui s'engagent, peu ou prou, aux côtés de l'occupant.

L'accommodation est dans une large mesure contrainte. Sinon, comment expliquer son ampleur. Si, en 1944, 37% de la population masculine française, de 16 à 60 ans travaillent pour le Reich en France et en Allemagne, ce n'est pas pour aider à la victoire nazie, mais parce qu'il faut tout simplement vivre.

L'accommodation volontaire comprend, elle aussi, nombre de nuances et de mobiles, comme l'intérêt, la complaisance, les connivences ou encore les opportunités. Elevée au rang d'une politique par la raison d'Etat, elle devient la collaboration, qui ne recueillera jamais qu'une approbation minoritaire, selon Philippe Burrin, mais à laquelle la majorité sceptique se pliera par résignation. Le moral des Français suit assez bien les évolutions du conflit, mais, dès le début, c'est bien la fermeté britannique qui constitue, malgré tout, un pôle de résistance à la séduction nazie.

La France à l'heure allemande est un très beau livre, qui mérite une lecture attentive. Le propos de Philippe Burrin est ferme et nuancé, la documentation riche et souvent inédite, la préoccupation autant éthique que méthodologique, car la réflexion qu'il suscite révèle la compréhension contemporaine de l'évènement; elle souligne la responsabilité de l'historien qui reconstruit le passé sans haine, ni complaisance. Comme Eberhard Jäckel, Stanley Hoffmann ou Robert Paxton, Philippe Burrin est plus libre que ses collègues français spécialistes de la Seconde Guerre mondiale. Servi par une langue elle aussi distanciée, son étude constitue un apport essentiel à l'histoire d'un pays qui nous est proche et qui n'a pas fini de se débattre avec les fantômes de sa mémoire.

Jean-Claude Favez, Genève

Histoires du livre. Nouvelles orientations. Actes du colloque des 6 et 7 septembre 1990 à Göttingen sous la dir. de Hans Erich Bödeker, Collection In Octavo, Paris: Imec Editions, 1995, 498 p.

Histoires de la lecture. Un bilan des recherches. Actes du colloque des 29 et 30 janvier 1993 sous la dir. de Roger Chartier, Collection In Octavo, Paris: Imec Editions, 1995, 317 p.

Sur l'initiative de l'Institut Mémoires de l'édition Contemporaine (IMEC) à Paris vient d'être créée une collection intitulée «In Octavo», dont l'objectif est de publier des ouvrages consacrés à l'histoire du livre et privilégiant la dimension internationale et comparative. Ces deux premiers volumes, qui représentent les Actes de deux colloques, inaugurent ainsi de manière prometteuse cette nouvelle démarche d'un institut très dynamique.

Le premier colloque, qui s'est tenu à Göttingen en 1990, se proposait d'établir un bilan général de l'histoire du livre. Cette discipline, qui connaît déjà une longue tradition, a connu une impulsion assez spectaculaire à la suite notamment de la parution en France des deux maîtres ouvrages que sont *l'Histoire de l'édition française*, publiée par Henri-Jean Martin et Roger Chartier (1982-1986), et *l'Histoire des bibliothèques françaises* (le 4^e et dernier volume étant publié en 1992). Depuis lors en effet, toute une série d'histoires nationales de l'édition se sont développées, dans différents pays européens comme aux Etats-Unis ou en Australie, histoires qui intègrent certains acquis de la «tradition française» tout en avançant de nouvelles réflexions méthodologiques.

Si un simple compte rendu ne peut mettre en évidence la multiplicité de ces nouvelles approches et interrogations, je me contenterai de souligner ici quelques-unes des grandes orientations qui guident bon nombre de contributions de ce volume.

Dans un article présentant les lignes de force de l'historiographie française, Roger Chartier montre comment on est passé d'une histoire sérielle du livre et de l'étude sociale de ses différents acteurs à une analyse portant davantage sur la circulation et le commerce des textes. Comme l'ont illustré par exemple les travaux de Robert Darnton sur la littérature clandestine, la diffusion et l'impact de la production imprimée ne peut se mesurer sur la seule base de la production «autorisée», telle que permettent de la reconstituer registres de priviléges ou catalogues de bibliothèques. De même, les nombreuses bibliographies réalisées à l'échelon national ne tiennent évidemment pas compte de l'importation des productions étrangères. Cet aspect est désormais devenu central dans les études contemporaines, comme en témoignent ici de manière exemplaire les contributions se rattachant à l'espace anglo-saxon (David D. Hall, Lotte Hellinga). En ce sens, les histoires nationales en cours sont appelées à être très rapidement complétées par des recherches portant sur des espaces géographiques plus vastes.

Plusieurs contributions mentionnent également le désintérêt qui a souvent prévalu pour le livre en tant qu'objet, comme si les caractères formels d'un texte (le format, la typographie, l'illustration, la parution sous la forme de collections ou de livraisons, etc.) ne constituaient pas autant de paramètres décisifs pour sa signification et sa réception. Ce type de démarches a permis notamment d'évacuer certaines distinctions artificielles qui ont été faites entre production élitaire et production populaire, de nombreux travaux ayant montré comment des opérations uniquement éditoriales ont transformé des textes appartenant à la haute culture en textes d'abord plus facile.

Autre constat récurrent: l'importance trop exclusive accordée souvent à la seule histoire du livre. Plusieurs auteurs insistent ainsi sur la nécessité d'intégrer à ces nouvelles histoires de l'édition l'ensemble de la production imprimée: la presse, les brochures, les almanachs, mais aussi les affiches, les chansons devraient être partie intégrante de ce champ d'étude. Cette discipline apparaît également de moins en moins focalisée sur la seule littérature, mais veut porter une attention plus soutenue à d'autres domaines comme les publications religieuses, l'édition savante ou scientifique, enfin la gamme extrêmement vaste des écrits populaires (David Hall).

Sur un autre plan, les communications de Monika Estermann sur le Syndicat de la librairie allemande et de Renato Pasta sur le commerce du livre en Italie font apparaître des différences très marquées entre les statuts économiques, politiques et culturels des libraires-éditeurs au 19^e siècle. Au fil de la lecture, toute une série de pistes pour des comparaisons internationales sont ainsi suggérées, que ce soit dans le domaine des études prosopographiques, des recherches sur les lieux de diffusion de l'imprimé (bibliothèques, librairies ou cabinets de lecture), sur le statut socio-économique des auteurs ou sur les relations entre pouvoir et commerce du livre.

Le deuxième colloque, intégralement consacré à l'histoire de la lecture, témoigne du déplacement qui s'est opéré dans nombre de travaux de ces dernières années, à savoir un intérêt nouveau porté aux différents processus d'appréhension du livre et du «lire». L'histoire de la réception des textes n'a été longtemps considérée que dans une perspective d'histoire intellectuelle s'interrogeant sur les modalités de diffusion de certaines idées auprès de telles couches de la population. On peut

mentionner dans ce sens les analyses, aujourd’hui classiques, sur les origines idéologiques des Révolutions française ou américaine. Ces approches, dont Daniel Mornet est l’un des plus illustres représentants, reposaient cependant sur un a priori méthodologique discutable qui postulait qu’un ouvrage provoque un impact immédiat et univoque sur ses récepteurs. Dans le cadre des approches littéraires, les recherches, faites principalement en Allemagne, sur le phénomène de «l’inter-textualité» ou sur le «lecteur implicite» s’intéressaient, elles, quasi exclusivement aux textes canoniques. L’attention portée à de nouveaux types de sources (témoignages, archives de police, inventaires après décès) a contribué à renouveler les questionnements et par là-même la discipline: on s’intéresse désormais aussi bien aux écarts socioculturels existant dans le choix des lectures qu’aux pratiques et aux comportements même de lecture. Dans cette optique, un véritable renversement s’est opéré: c’est le «lisant», et son mode spécifique d’appréhension du livre ou de l’imprimé, qui devient l’élément le plus important de la relation texte–lecteur. Ainsi, la division nette que l’on a établie souvent entre lettrés et illettrés tend à être remplacée par une prise de conscience des différents «savoir lire» et des différentes manières d’interpréter un même texte. En ce sens, comme le précise l’historien James D. Raven, «[...] les tentatives les plus réussies ont pris en considération une médiation entre texte et lecteur qui implique l’histoire comparative des compétences de lecture, des formes typographiques, des changements dans la forme du texte et des variations dans les ressources culturelles et sociales du lecteur.» (p. 158).

De nombreuses contributions permettent de corriger un certain nombre d’idées généralement admises. Hans Erich Bödeker relativise ainsi une assertion courante qui voit dans la deuxième partie du 18^e siècle le passage d’une lecture intensive à une lecture extensive. La question des formes de lecture spécifiques à chaque sexe est également un important sujet de controverse entre Erich Schön et Bödeker. Pour le premier, l’avènement de l’espace public bourgeois correspond à une transition entre une lecture à haute voix fondée sur l’autorité (généralement paternelle) à une lecture «entre amis» qui privilégie les fonctions de divertissement et de sociabilité sur celles d’instruction et d’édification. Cette transition s’accompagne, selon lui, d’une différenciation des pratiques en fonction des sexes, la lecture féminine se tournant prioritairement vers les écrits de fiction, celle des hommes, liée le plus souvent à leur activité professionnelle, vers des textes où prennent les caractères informatif et scientifique. Pour Bödeker, cette distinction a été réfutée par la recherche empirique et repose sur une interprétation peu différenciée de textes normatifs, rédigés en l’occurrence exclusivement par des hommes. Elle sous-estime totalement l’aspiration à la connaissance de très nombreuses femmes de cette époque, aspiration qui s’est souvent exercée clandestinement de par le rôle de «maîtres de lecture» que se donnaient les hommes à leur égard.

En guise de conclusion, on ne peut que souhaiter que se mette progressivement sur pied une première synthèse sur l’histoire du livre en Suisse également. Si les travaux déjà importants réalisés par Rudolf Schenda à Zurich, Michel Schlup et Jacques Rychner à Neuchâtel, Georges Bonnant à Genève ont déjà ouvert de nombreuses perspectives, il demeure aujourd’hui urgent d’amorcer un travail de mise en commun afin de pouvoir également mieux bénéficier des apports de nos collègues étrangers.

François Vallotton, Berne